

De tant de luttes engagées Témoignage-fiction

Pierre Salducci

Number 61, Fall 1994

Le plaisir

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13945ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Salducci, P. (1994). De tant de luttes engagées : témoignage-fiction. *Moebius*, (61), 107–115.

De tant de luttes engagées

(Témoignage-fiction)

Pierre Salducci

Daniel Boudinet est mort depuis plusieurs années et je ne le savais même pas. Ce n'est que pendant ce dernier séjour à Paris que je l'ai compris. Je me suis d'abord étonné de ce que le ministère de la Culture lui consacre déjà une rétrospective au Palais de Tokyo. Je me suis renseigné. Le grand photographe français n'est plus.

Je suis allé voir l'exposition.

Il y avait toutes ses photos d'Inde, d'Italie, de New York, ses clichés nocturnes de Paris et de Rome, l'intérieur des théâtres et des hôtels des grandes villes d'eau françaises, ses portraits de comédiens et de metteurs en scène. J'ai parcouru des yeux tous les murs de la salle, espérant retrouver ces clichés qu'il m'avait montrés chez lui il n'y a pas longtemps encore. Ils n'y étaient pas.

Daniel Boudinet a laissé plus de 83 000 photos que sa famille a léguées aussitôt à la Fondation de France. Bien sûr, elles ne pouvaient toutes être présentées ici, mais quand même, j'ai été déçu. On ne montrait, comme toujours, que les plus célèbres. Devant les photos, tous les souvenirs sont revenus à ma mémoire.

J'avais été présenté à Daniel Boudinet en 1988, à peine quelques mois avant de quitter la France pour émigrer au Québec. À cette époque, je dirigeais la revue *NYX*, une publication consacrée à la nouvelle et au texte, et le nouveau numéro à paraître devait accorder une large place à Yves Navarre, plus précisément au « Bureau des enfants perdus », un texte en vers libres de plusieurs dizaines de pages,

première publication poétique du Prix Goncourt 1980. À cette occasion, Yves Navarre avait demandé s'il pouvait inviter certains de ses amis à collaborer également au numéro, comme pour donner au texte un environnement qui ressemblerait à celui qui était le sien dans la vie. L'écrivain proposait que le peintre grec Alekos Fassianos signe les illustrations, tandis que Daniel Boudinet, photographe français, fournirait la photo de la couverture. Ce fut entendu ainsi. Yves Navarre promit de téléphoner à Alekos Fassianos, en Grèce, afin de solliciter son accord, et pour la photo, il fut décidé que n'aurions qu'à passer chez Daniel Boudinet, Yves et moi, pour choisir, dans ses archives, un cliché qui répondrait à la fois aux goûts de chacun et aux exigences de notre mise en pages.

Quelques jours plus tard, nous nous sommes rendus chez Daniel Boudinet en taxi. Je me souviens que c'était en taxi, parce qu'à Paris, des taxis, je n'en avais pratiquement jamais pris. Ils sont si rares, tellement pris d'assaut et tellement sélectifs au sujet des courses qu'ils acceptent de faire... C'était une sorte d'événement pour moi, et c'était dans ce taxi, à cette occasion-là, que nous avons parlé de Tony Duvert, de l'œuvre de Tony Duvert, que j'aimais. J'étais sûr qu'Yves Navarre aussi devait aimer cette œuvre, cela me semblait évident, comme « couler de source », mais, au lieu de cela, Yves n'avait rien dit sur l'œuvre et il n'avait parlé que de l'auteur, du personnage qu'il était. Il avait dit, en me regardant bien droit dans les yeux et en faisant des efforts pour articuler, il avait dit qu'il n'aimait pas les pédophiles, il avait accentué le « pas », et que Tony Duvert était un « pédé », et qu'il faisait du tort à la cause. Puis le taxi était arrivé.

Daniel Boudinet habitait quelque part dans le 12^e arrondissement – j'ai oublié où – un appartement pas très grand, avec une entrée obscure, une chambre noire, évidemment, une pièce principale encombrée de matériel de photo, et au moins une fenêtre qui donnait sur les toits. Il nous a fait entrer et nous nous sommes assis sur des coussins bas, un divan, ou quelque chose comme ça, tandis qu'Yves prenait le fauteuil le plus confortable en face de nous.

Physiquement, l'homme ne ressemblait pas à ce que j'avais imaginé. C'était un gars du Midi, costaud, d'une quarantaine d'années, à la peau et aux yeux sombres, avec des traits marqués qui lui donnaient l'apparence d'un être vieilli prématurément, et un visage gris sur lequel, même

lorsqu'il était rasé, on devinait l'emprise d'une barbe foncée, forte et drue.

Nous avons bu du café, puis, très vite, Daniel Boudinet nous a invités à le suivre dans la pièce à côté. Il a sorti ses albums à spirale, ses photos, ses diapos, qu'il manipulait comme un collectionneur de timbres. Il craignait les rayures comme la peste et, contre elles, il nous mit aussitôt en garde. Je me souviens que ce soin qu'il mettait dans chacun de ses gestes, dès qu'il s'agissait de photo, m'avait un peu agacé. Yves Navarre, lui, qui aimait se vanter à qui voulait l'entendre qu'il avait offert à Boudinet, au moins vingt ans plus tôt, son premier appareil photo, jouait à celui qui savait déjà et qui était initié depuis longtemps ; moi, en revanche, je ne savais absolument rien, ni de l'attention maniaque qu'un professionnel accorde à ses clichés, ni de cette nécessité d'en observer le grain avec une sorte de loupe, qu'on appelait un compte-fils, et dont il fallait se saisir à chaque instant en poussant des petits cris d'admiration. Ma seule préoccupation, en fait, était de trouver enfin la photo qui resplendirait à la une de notre revue et sur laquelle je commençais même, par avance, à me faire une idée assez précise.

Je connaissais déjà plusieurs de ces photos qui avaient rendu Daniel Boudinet célèbre, comme les intérieurs du Panthéon et la façade du Théâtre Présent dans le 19^e, et je rêvais d'une photo aussi belle pour NYX. Je rêvais de ces zones sombres avec des flèches éclatantes qui perçaient la lumière, je rêvais de ces couleurs vives qui fendaient l'espace en soulignant le pli d'un tissu ou la ligne d'une architecture, je rêvais de ces contrastes que j'avais admirés si souvent et qui m'avaient tellement impressionné.

Je ne sais pas pourquoi mais les photos que nous proposa Daniel Boudinet ce jour-là ne ressemblaient en rien à celles que j'avais déjà vues et qui m'avaient tant plu. Peut-être avait-il changé de genre récemment, peut-être nous montrait-il des périodes plus anciennes de son travail que personne encore ne connaissait, peut-être enfin avait-il décidé de renoncer au style flamboyant qui lui avait valu son succès pour faire la promotion de photos plus intimistes qu'il essayait de mettre de l'avant à certaines occasions. Je ne sais pas. Je n'ai jamais su. Quoi qu'il en soit, loin de ce que j'avais pu imaginer, j'avais sous les yeux des champs à perte de vue, des vallons boisés, des clôtures et des vaches, de la verdure, de vastes horizons campagnards, des prés larges et vides, entachés seulement, par endroits, de petites

fleurs aux couleurs chaudes qui perçaient ces tapis monochromes comme autant d'impertinences.

Yves s'exclamait sans cesse. C'était exactement ce qu'il voyait pour le « Bureau des enfants perdus ». Il disait que c'était un texte champêtre. De mon côté, j'avais plutôt du mal à partager son enthousiasme. Je n'arrivais pas à concevoir la couverture de *NYX* avec un paysage de campagne. Cela ne correspondait pas du tout à la direction esthétique que nous avions prise jusqu'alors. De plus, je savais que, même si je me laissais influencer par Yves et par Daniel, même si je me joignais à leur avis et que je *retenais un des clichés qui s'étaient devant nous*, je savais que les autres membres de la revue, eux, ne se laisseraient pas convaincre si facilement. Je redoutais déjà le moment où, devant un tribunal improvisé, je devrais justifier seul ce choix étonnant et expliquer, sans même avoir d'arguments, pourquoi, tout à coup, *NYX* prendrait un tel virage campagnard, fleurettes à l'appui.

J'ai dû prendre sur moi, trouver du courage. J'étais plutôt gêné. J'ai essayé d'expliquer ça à Yves et, surtout, à Daniel Boudinet. Quand ils ont compris que les photos ne me satisfaisaient pas, ils ont de suite eu l'air un peu déçu mais, patient, Daniel a fermé tous les albums devant lui en me disant qu'il comprenait et qu'il avait autre chose à me montrer. Fatigué, Yves, quant à lui, était déjà retourné s'asseoir dans le fauteuil du salon. Nous sommes restés seuls, Daniel et moi. J'étais de plus en plus pressé de trouver enfin un cliché qui conviendrait. Je commençais à me sentir coincé, comme tombé dans un traquenard, tiraillé entre les exigences de Yves Navarre, qui tenait à la participation de Daniel Boudinet, et celles des autres collaborateurs de la revue qui, je le craignais, se moquaient éperdument de l'opportunité qui nous était offerte. Je regardais Daniel Boudinet tourner docilement les pages d'un nouvel album et je me disais que je ne pourrais pas refuser comme ça indéfiniment les photos d'un artiste réputé comme lui qui, de plus, nous les offrait gracieusement. Pourtant, je les connaissais les autres, et plus je regardais les photos que j'avais sous les yeux, plus je savais qu'il me serait impossible de les leur faire accepter.

Finalement, l'album s'est ouvert sur des images de Paris la nuit qui m'ont semblé mieux correspondre à ce que nous cherchions. J'ai dit à Daniel de s'arrêter un instant et, comme il semblait content de me voir enfin intéressé par quelque chose, il m'a confié son compte-fils et m'a dit de

prendre mon temps, qu'il m'attendait dans la pièce à côté. Puis, il est sorti rejoindre Yves Navarre.

J'ai regardé la nouvelle série de photos et je me suis dit que j'aurais peut-être plus de chances de réussir à imposer quelques-unes d'entre elles au comité de NYX. Il s'agissait de rues, la nuit, de tunnels principalement, et de tronçons du boulevard des Maréchaux, avec ses vieux néons, jaunes et blafards, ses parois blanches, couvertes de carrés en céramique, et ses pavés irréguliers, plus ou moins dissimulés sous l'asphalte du sol.

J'adore le boulevard des Maréchaux.

Je l'adore parce qu'il est l'ancêtre de l'actuel boulevard Périphérique, qu'il est vieux et désuet aujourd'hui, mais, aussi, parce qu'il me rappelle les départs et les retours de vacances d'autrefois, quand nous empruntions cet axe, si vite et si totalement saturé à l'heure des grandes migrations, toute la famille serrée dans la Citroën noire de mon père, et je dis bien «de mon père» car, en ces temps-là – c'était avant les autoroutes et les voies express –, les voitures appartenaient d'abord aux hommes et ensuite seulement, peut-être, à leur famille.

Tout comme ses portraits et ses intérieurs, les photos de nuit de Daniel Boudinet sont particulièrement réputées et on comprend rapidement pourquoi. La lumière y est magnifiquement distribuée. J'ai observé avec attention la nouvelle série de photos qui s'offrait à moi et j'ai isolé facilement trois ou quatre d'entre elles, comme me l'avait suggéré Daniel, afin de constituer une présélection qu'il ne resterait qu'à soumettre ensuite au comité de rédaction de NYX qui établirait alors un choix définitif.

Pendant que j'extirpais délicatement les diapositives de leurs petits étuis de plastique, j'entendais Yves Navarre et Daniel Boudinet qui parlaient dans la pièce à côté. Je ne me souviens plus des noms qu'ils avaient prononcés. C'était ceux de gens que je ne connaissais pas. Yves Navarre a parlé d'un jeune homme qui était l'ami d'un autre, son ami à lui, et l'ami de Daniel Boudinet aussi, et il a demandé s'il était possible que ce jeune homme se soit vraiment suicidé ou si ce n'était pas plutôt autre chose, et il a insisté sur le «autre». Daniel Boudinet a dit qu'il ne savait pas. Yves Navarre a continué sur la lancée et il a dit: «Tu sais qu'il était malade», et Daniel Boudinet a dit que oui, qu'il savait. Comme pour changer de conversation, Daniel Boudinet a ensuite demandé des nouvelles d'un autre jeune homme et

Yves Navarre a répondu que celui-là aussi était malade. «Oui, mais comment va-t-il?» a demandé alors Daniel Boudinet, et Yves Navarre a répondu simplement: «Il fait comme les autres, il lutte.»

Dans la pièce à côté, j'entendais très bien tout ce qui se disait et je pensais qu'Yves et Daniel devaient s'en rendre parfaitement compte et que, sans doute, cela ne les dérangeait pas. En même temps, cependant, j'avais très nettement conscience qu'ils profitaient justement de mon absence pour avoir cette conversation et que, si je revenais dans la salle où ils se tenaient, probablement qu'ils se tairaient ou qu'ils seraient gênés. Je me sentais obligé d'attendre que leur conversation s'arrête. Je n'osais plus sortir ni me montrer.

Il y a eu un silence et Yves Navarre a demandé à son tour des nouvelles d'un autre jeune homme qui, lui aussi, devait être malade et Daniel Boudinet a répondu en reprenant le même verbe qu'Yves Navarre: «Il lutte», mais avec un petit rire et une sorte de désinvolture qui m'ont mis mal à l'aise. J'ai été étonné par le choix de ce verbe et, à ce moment-là, je me suis rendu compte qu'il était étrange de pouvoir résumer en un seul petit mot, en un seul petit verbe, toute la souffrance et le malheur de ces gens-là, malades. En même temps, je me suis dit que c'était le seul verbe qui convenait, d'une part parce qu'il n'enlevait pas tout espoir de vaincre et, d'autre part, parce qu'il m'apparaissait très réaliste, très concret, presque descriptif. Je me suis dit que les maladies, ce n'était rien d'autre que des luttes. J'ai pensé que ceux qui luttaient pouvaient le faire pendant des mois et des mois, souvent même pendant plusieurs années, que parfois ils gagnaient et que parfois ils perdaient. J'ai pensé qu'il y avait des milliers de ces luttes engagées, comme ça, tout autour de nous, et c'était la première fois que j'en prenais conscience. Alors m'est revenu le petit ricanement de Daniel Boudinet, cette sorte d'insouciance qu'il affichait face à ça, comme si c'était tout simple, tout ordinaire, et je ne l'ai pas compris. J'imaginai une sorte de haussement d'épaules pour accompagner cette désinvolture, un geste d'impuissance, et ça non plus, je ne l'ai pas compris.

Peu après, je suis sorti de la pièce où je me tenais retranché et, aussitôt, tel que je l'avais pressenti, Daniel et Yves ont commencé à parler d'autre chose, des photos que j'avais choisies et des différentes procédures qu'il fallait mettre en place pour que nous nous organisions au mieux, en tenant compte des dates de parution et des techniques de

reproduction. Nous avons fini nos cafés. Daniel Boudinet m'a fait promettre de lui ramener ses diapositives le plus tôt possible et de lui faire parvenir le numéro de *NYX* sitôt qu'il serait sorti. J'ai promis. Nous nous sommes quittés là-dessus.

Comme je l'avais prévu, lors de la réunion suivante au comité de rédaction de la revue, j'ai eu un mal fou à imposer la présélection que j'avais effectuée parmi les œuvres photographiques de Daniel Boudinet. Personne n'en voulait. C'était la pagaille générale. Les avis fusaient, tous contradictoires. Certains se prenaient la tête entre les mains, en signe de détresse, comme les pleureuses professionnelles dans les veillées funéraires du Moyen-Orient. On était en plein drame. J'ai vu venir l'instant où j'allais devoir retourner chez Daniel Boudinet lui rapporter ses clichés et le remercier de sa gentillesse tout en précisant que finalement, vraiment, ça ne convenait pas. J'en étais pétrifié d'avance. J'ai insisté à nouveau. J'ai expliqué qu'il fallait absolument parvenir à un compromis, qu'il y avait trop d'enjeux derrière ce choix, trop de susceptibilités. J'ai admis que les photos de Daniel Boudinet ne correspondaient pas tout à fait à l'esthétique que nous avons adoptée jusqu'alors dans *NYX*, mais j'ai rappelé également que nous devions tenir compte de l'environnement propre à Yves Navarre, que c'était un engagement que nous avons pris et qu'Yves Navarre tenait à la participation de Daniel Boudinet, enfin, j'ai certifié que, dans ce que Daniel Boudinet m'avait proposé, c'était bel et bien ces quelques photos-là qui s'avéraient les plus susceptibles de faire la couverture de la revue, et qu'il n'y en avait aucune autre.

Le débat n'en finissait pas.

Finalement, le graphiste de la revue a eu l'idée de couper la poire en deux. Il voulait bien se résigner à utiliser une des photos de Daniel Boudinet, mais, parallèlement, il proposait de jouer au maximum avec les couleurs et la disposition des éléments de texte, afin de rendre l'ensemble le plus proche possible de l'image habituelle de la revue. Nous n'en pouvions plus de parlementer. Le principe a été retenu comme ça.

Quelques jours plus tard, un projet de maquette était déjà disponible. Il s'agissait d'une photo du boulevard des Maréchaux, à l'entrée d'un tunnel, avec des gros contreforts de béton blanc qui soutenaient l'édifice et qui faisaient comme un K majuscule, immense, à travers les airs, et que le graphiste avait placé sur un fond de papier à relier, à

motifs cachemire roses et mauves. Le nom de la revue et la mention « Yves Navarre, poète » étaient écrits en grosses lettres orange. Tout le monde était à peu près content, je n'avais plus qu'à m'incliner.

Plus tard, j'ai renvoyé ses diapositives à Daniel Boudinet, avec un mot de remerciement, et, tel que promis, je l'ai averti aussitôt quand, par la suite, nous avons reçu le nouveau numéro de la revue. Il était très impatient, très curieux de voir enfin le résultat de tant de tergiversations et, sans hésiter, il m'a invité à passer chez lui au plus tôt pour prendre un café.

Quand il a vu la couverture de *NYX*, le papier rose et mauve à motifs cachemire, les grosses lettres orange et le cadre orange lui aussi tout autour de sa photo, Daniel Boudinet est resté saisi d'émotion. Il a gardé le silence un moment et il a simplement dit que ce qu'il avait sous les yeux ne correspondait pas du tout à l'environnement qu'il souhaitait pour son travail. Il semblait très déçu, très peiné, mais il est resté très gentil en même temps, très compréhensif. Il s'excusait presque de ce qu'il disait. Il a ajouté qu'il ne faudrait pas lui en vouloir s'il n'intégrait pas cette couverture de *NYX* dans son press-book, s'il ne la montrait pas. Il a dit que ce n'était pas du tout représentatif de sa démarche, qu'il ne pouvait rien en faire, et, simplement au timbre de sa voix, j'ai compris que, en quelque sorte, cette photo, il la reniait, qu'il refusait de la reconnaître comme sienne. Sans doute était-il content quand même d'avoir fait plaisir à Yves Navarre et de nous avoir aidés, mais pour lui, l'histoire de cette photo s'arrêtait là. Je crois qu'il s'est senti tout à fait incompris à ce moment-là, tout à fait marginalisé dans sa vocation, peut-être même bafoué, sali, et dans une certaine mesure, il n'avait pas tort. Nous avions tout salopé. C'était notre faute.

Dans les semaines qui suivirent, Daniel Boudinet m'a appelé plusieurs fois au téléphone. Il voulait faire mon portrait, que je pose pour lui, et je n'ai pas donné suite. Je préparais déjà mon départ pour le Québec, j'avais d'autres préoccupations et, en même temps, j'avais trop honte du tour que nous lui avions joué à la revue. Je m'en sentais totalement responsable. Je me trouvais coupable de l'avoir embarqué dans une galère où il s'était senti ridicule, je pensais avoir trahi sa confiance et celle d'Yves Navarre.

Quelques mois plus tard, en juin 1990, il tombait malade.

Au Palais de Tokyo, je suis allé lire les repères biographiques placardés sur un mur de l'exposition. J'ai compté sur mes doigts. Daniel Boudinet est mort en août, en deux mois à peine. À ce moment-là, j'ai entendu son petit rire qui résonnait encore à mes oreilles, j'ai songé à cette désinvolture qu'il affichait quand il parlait des autres et je ne savais plus que penser. Alors, je me suis dit qu'il n'avait pas lutté longtemps ou que, peut-être, il avait refusé de le faire.